

Pour non-liseurs

Volume 27, numéro 4 (160), août 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31302ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1985). Compte rendu de [Pour non-liseurs]. *Liberté*, 27(4), 161–167.

CÉCILE GAGNON
JEAN-PIERRE ISSENHUTH
PATRICK OGORMGHAILE
FERNAND OUELLETTE
SUZANNE ROBERT
PIERRE VADEBONCŒUR

Pour fêter le centenaire des «Sonnets terribles»

Cent ans après, la poésie d'Hopkins s'adresse toujours à ceux qui ne craignent ni le vertige, ni le mal des caissons. Pourtant, si elle fait sauter le lecteur des affres à l'euphorie, de la perplexité au recul et à l'adhésion, c'est sans recourir à aucun des moyens frelatés qu'on nous sert si souvent à bon compte depuis lors, mais par la seule vertu d'une parole du cœur, juste, forte, dense, précipitée, qui éclate sans préparatifs, parfois désordonnée par l'urgence comme un formidable bégaiement, ou sautillant et voletant comme un moineau bigarré qui manœuvre par saccades et embardées joyeuses. Cette parole accompagne une vie et une pensée sportives, tendues vers le fil d'arrivée d'une course spirituelle où l'étrange coureur, comme à plaisir, multiplie lui-même les handicaps. L'un après l'autre, les commentateurs reprennent la description de la course. Le dernier en date, René Gallet, s'acquitte de cette tâche avec subtilité dans un livre intitulé *G.M. Hopkins ou l'excès de présence* (Editions FAC, novembre 1984).

J.-P.I.

Les «Littératures II» de Nabokov (Fayard, 1985)

Nabokov a la passion du travail descriptif. Rien d'étonnant qu'il l'apprécie tant chez Gogol et soit si déçu par Dostoïevski. Comme critique, il a une seule

obsession: comment ça fonctionne? Peu lui chaut le «message». Un lecteur qui s'en tient à «l'histoire» risque fort de n'être qu'un philistin. Voilà. L'important c'est l'illusion descriptive, le rehaut du détail qui donne vie au personnage et le rend vraisemblable. L'idée-force du roman sert en quelque sorte à catalyser, à aspirer la narration elle-même, à lui donner sa sonorité particulière. Nabokov, professeur de littérature russe à Cornell University, introduit d'abord l'auteur par une notice biographique. Puis il décrit le roman ou la nouvelle en ne craignant pas de citer longuement le texte, souvent dans sa propre traduction, tout en intercalant des remarques ironiques ou émerveillées par la qualité du métier. Avec sa méthode, il fait tout pour démystifier Dostoïevski, qu'il juge piètre romancier, et propose son admiration pour Tolstoï, Gogol et Tchekhov. Mais l'ironie face à Dostoïevski ne me paraît pas très convaincante. L'écart des mentalités est trop énorme. N'importe: «Après le droit de créer, dit Nabokov, le droit de critique est le don le plus généreux que puisse offrir la liberté de pensée et de parole».

F.O.

Quelque chose est enfin arrivé

«Rendez chez vous, disait l'apôtre aux Athéniens, désormais rien n'arrivera plus.» Eh bien, je m'aperçois, en feuilletant un vieux journal, qu'il s'est tout de même passé quelque chose, et que je l'ignorais. En effet, en 1982, on a découvert dans la forêt russe une famille entière qui vivait à l'écart de tout depuis quarante ans, dans un cabanon de bouts de bois. «Ils ignoraient, s'écrie le journaliste horrifié, qu'un homme était allé sur la lune!» Quant à moi, je lis cela, et quel monde me remonte à la mémoire! Solovki, Ouspanski-Oulianov arrivant au monastère en navire, la culture des roses au-delà du cercle polaire, la montagne de Kiev et les vieux croyants du lac Baïkal me pressent soudain l'esprit et ne me laissent plus en repos. Heureusement pour ma pauvre tête que les événements sont espacés!

J.-P.I.

XYZ

La revue XYZ (pourquoi ce titre?) a émis en avril son premier numéro (Vol. 1, no 1, Printemps 1985). Unique en son genre, elle tire son originalité du fait que les textes de fiction présentés font tous partie de la catégorie «nouvelles». Ce premier numéro s'ouvre sur un très bel entretien avec l'écrivain Claire Martin, suivi de textes inédits dont un retient l'attention; il s'agit d'une nouvelle de Johanne Jarry intitulée *L'Homme de Mykonos* (fragment d'un roman en préparation). Une section *Intertextes* réunit les propos critiques de Maurice Poteet, de Michel Lord et de Michèle Salesse. La dernière partie du numéro expose sur deux colonnes des commentaires concernant divers recueils de nouvelles ainsi qu'un sommaire des dernières parutions du côté des revues littéraires. Dirigée par Gaëtan Lévesque et Maurice Soudeyns, XYZ fait œuvre de pionnier dans le domaine et répond à un besoin croissant chez les lecteurs.

S.R.

A la recherche de Malcolm Lowry

Pourquoi les habitants de cabanes se font-ils du monde une idée si particulière? Voilà sans doute le mystère qu'il faudrait percer pour comprendre Malcolm Lowry. Dans la série d'études et de témoignages intitulée *Malcolm Lowry* (Ed. Maurice Nadeau, 1984), personne ne perce ce mystère. On le comprend: dans le cas qui nous occupe, les choses se compliquent, du fait que la cabane prit feu. Quoi qu'il en soit, les 14 études en question, très instructives, faciles à lire, complétées par des poèmes et des lettres, sont de nature à passionner quiconque s'intéresse à l'œuvre, à la vie et à la personne de celui qui décrivait le diable comme «cet ennemi juré de tout humour en face du malheur et de toute allégresse humaine.»

J.-P.I

Un film peint

On pourrait croire que je ne dis que du mal du cinéma. J'en dis assez de mal, c'est vrai, mais pas tou-

jours. Prenez par exemple *Le Bal*, d'Ettore Scola. Pas une erreur (si ce n'est peut-être une ou deux séquences de violence plutôt directe, peu utiles à l'ensemble). Triomphe (comme on dit dans la presse et la publicité), triomphe de la finesse, de la drôlerie, de l'émotion, provoquées exclusivement par des signes qui sont comme les touches dans une peinture: signes et touches jouant de part et d'autre exactement le même rôle instrumental. Les personnages sont muets, ils font des gestes. C'est du cinéma muet ou de la pantomime. C'est pur, esthétiquement parlant. C'est touchant, c'est comique, c'est juste, et fait avec rien: une dizaine de couples mal fichus qui dansent, qui font des manières. C'est touchant parce que le désir amoureux, saisi dans ses ridicules, alors sa vérité n'en passe pas moins, et elle est triste, ou belle, et pleine de poésie, ce qui n'empêche pas le rire, on le sait. Mais il y a surtout que, dans ce film, comme je commençais à le dire, l'auteur a résolument quitté la réalité et le plausible pour viser autre chose, c'est-à-dire, sans cesse, le moyen d'expression, le truchement — donc le langage, directement le langage, et seulement indirectement le réel. Aucun retour possible, par conséquent, à la bêtise. C'est rare.

Alors, dans ces conditions, dans cette liberté assurée par strict choix d'artiste sachant ce que c'est que l'art, l'auteur peut, sans aucun dommage, choisir son sujet, fort simple: la musique populaire sur une période de quelque quarante ans, et un canevas, banal, et émouvant par moments, environ quarante ans d'histoire sociale ou politique.

A peu près impeccable.

P.V.

Le paragraphe de la prune

«Parlez à cet autre de la richesse des moissons...» Ainsi commence un paragraphe sérieux et souriant qui, discrètement, fait feu de tout mot, et pour lequel je donnerais tout Artaud, tout Blanchot et tout Bataille, avec un camion d'œuvres complètes diverses. Le paragraphe finit ainsi: «que je voie sa taille et

son visage pendant qu'il vit, que j'observe les traits et la contenance d'un homme qui seul entre les mortels possède une telle prune:» Prune souveraine, prune mi-figue, mi-raisin, prune au rayonnement mystérieux de Joconde! Je constate qu'elle vit toujours, qu'elle se porte mieux que jamais, et je m'appête à célébrer dignement son tricentenaire en 1988.

J.-P.I.

Poésie gaélique

La langue gaélique, dont les premiers textes manuscrits datent du VI^e siècle, a une littérature moderne méconnue. On parle souvent des auteurs anglo-irlandais comme s'ils étaient les seuls écrivains d'Irlande, et la vaste majorité des traductions françaises portent sur des textes écrits par des auteurs irlandais de langue anglaise, qu'il s'agisse de Swift au XVII^e siècle, ou, à partir du siècle suivant, d'auteurs dont la première langue était le gaélique mais qui, comme Carleton, ont choisi d'écrire en anglais pour rejoindre un plus large public. Tels sont, en littérature moderne, les Yeats, Joyce, Flann O'Brien, O'Flaherty, Behan. Bien que ces trois derniers aient aussi écrit en gaélique, leurs textes dans cette langue ne sont pas traduits en français. En fait, les auteurs unilingues ne sont pas connus en dehors du public gaélophone d'Irlande et d'Ecosse, et quand des traductions existent, elles sont faites le plus souvent à partir d'une première traduction anglaise. A l'isolement culturel s'ajoute ainsi la barrière supplémentaire de la langue. Or voici que les Editions Calligrammes, de Quimper, publient, sous le titre *Une île et d'autres îles*, une anthologie bilingue de la poésie gaélique moderne traduite et préfacée par un jeune Irlandais, Eamon O Ciosain. Six poètes y lancent un défi à leur propre langue en évoquant «l'autre monde des Irlandais», comme l'écrit l'un d'eux, Eoghan O Tuairisc (1919-1982), qu'accompagnent ici Padraig Mac Piarais (1879-1916), Mairtin O Direain (né en 1910), Sean O Riordain (1916-1977), Maire Mhac an Tsaoi (né en 1922) et Caitlin Maude (1941-1982). Héritiers

d'une longue tradition orale, s'exprimant dans une langue que tous leurs compatriotes ne pratiquent pas, ces poètes prennent position en faveur d'une culture mourante qu'ils estiment parce qu'elle est la leur, même si l'Irlande actuelle semble étonnamment inconsciente de l'enjeu que représente une langue qui se perd. Or ces poètes au talent remarquable, dignes d'être lus bien au-delà de leur île natale, veulent préserver le contact avec leurs origines que l'anglicisation n'est pas seule à menacer. Comme le dit O Rior-dain, le plus grand des poètes gaéliques modernes: *Quitter sa demeure et son pays natal est contre nature./Va, par la falaise, un après-midi de soleil, à/Corca Dhiuibhne, dans l'Ouest,/Et tu verras comme un banc de poissons à l'horizon/Le subjonctif, le duel,/Et le vocatif dans la bouche des gens.*

P.O.G.

Découverte à retardement

Mieux vaut tard que jamais: je découvre que Flannery O'Connor a existé. J'achève son recueil d'essais *Le mystère et les mœurs*. Merveille! Elle écrit clairement! Elle a la tête solidement fixée sur les épaules! Elle parle de la basse-cour comme personne! Elle pense avant d'écrire! Elle s'exprime avec précision, et non sans humour! J'en extrais ces phrases: «Si vous avez lu les très bruyants écrivains de San Francisco, peut-être en avez-vous retiré l'impression que la première chose à faire pour devenir un artiste est de se libérer des servitudes de la raison, à la suite de quoi toutes les ébullitions de votre cerveau prendront une valeur insigne. Comme si les sentiments débridés du premier venu méritaient qu'on leur prêtât attention parce qu'ils sont débridés et que ce sont des sentiments.» J'apprends que Gallimard publie maintenant *L'habitude d'être*, des lettres de la même Flannery O'Connor. Ma décision est prise: armé jusqu'aux dents, j'irai à la bibliothèque municipale, j'obtiendrai l'achat immédiat de ce livre et je le lirai en prison.

J.-P.I.

Graffiti lus avec émotion sur les murs de la Galerie des Offices, à Florence. Le Québec aussi a laissé sa trace...

C.G.

La felicità è dentro di noi

Autonomia operaria

Those who know
don't tell,
those who tell
don't know!

TABARNOK

ESPANYA MERDA
VISCA ELS PAISOS CATALANS
GORA ETA I VISCA TERRA
LLIURE!